

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix : 18 fr. par an,  
10 fr. pour six mois,  
6 fr. pour trois mois.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.  
Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,  
Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 8 Janvier.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :  
Nominations : dans la magistrature ; — de présidents de sociétés de secours mutuels.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

La douane anglaise vient d'adopter une mesure qui sera accueillie avec une grande faveur par les nombreux voyageurs qui font le trajet entre Paris et Londres. Elle a décidé qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1858, les bagages et les marchandises transportés par les convois express entre Paris et Londres ne seraient plus examinés qu'à Londres, lorsque les voyageurs le désireraient. De cette manière, les voyageurs ne seront plus forcés, en descendant du paquebot et lorsqu'ils sont encore sous l'influence du mal de mer, de s'arrêter à Douvres ou à Folkestone pour attendre que l'on ait visité leurs malles. Mais il serait à désirer que cette faveur ne fût pas limitée aux trains express et à une seule compagnie, et que la mesure fût appliquée à tous les autres ports de la Grande-Bretagne.

On se rappelle l'attaque nocturne qui a eu lieu en décembre sur la route de Roubaix à Mouveaux et dont M. Defresnez, employé d'administration, a été la victime.

Les voleurs, qui s'étaient emparés d'un portemonnaie et d'une montre en or, ont été promptement mis sous la main de la justice, grâce à la déposition précise de M. Defresnez.

Les époux Mallait-Benque, arrêtés sous la prévention de vols divers et d'attaque nocturne, ont été condamnés, la femme à sept années d'emprisonnement, dix ans de surveillance, et le mari à trois ans d'emprisonnement et cinq ans de surveillance.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'HIVER — Janvier 1858

DE LILLE A MOUSCRON.

Lille . . . Dép.	mat. 5 45	mat. 7 30	mat. 8 30	mat. 10 05	mat. 11 30	soir 1 50	soir 3 15	soir 4 40	soir 5 40	soir 8 05	soir 11 »
Roubaix . . .	6 01	7 46	8 46	10 21	11 46	2 06	3 31	4 56	5 56	8 21	11 16
Tourcoing . .	6 07	7 52	8 51	10 27	11 52	2 12	3 37	5 02	6 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 20	8 10		10 45	12 05	2 25	3 55	5 20	6 15	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE

Mousson. Dép.	mat. 7 »	mat. 8 30	mat. 11 15	mat. 12 45	soir 2 55	soir 4 50	soir 5 50	soir 6 55	soir 9 »
Tourcoing . . .	5 45	7 10	8 40	9 40	11 25	12 55	3 05	5 »	6 »
Roubaix . . . .	5 22	7 17	8 47	9 47	11 32	1 02	3 12	5 07	6 07
Lille . . . . Arr.	5 40	7 35	9 05	10 05	11 50	1 20	3 30	5 25	6 25

L'hiver n'est encore qu'à son début et déjà il a fait des victimes. La nommée Jeanne Vanbelle, demeurant au fort Frasez, avait jeté de l'eau sur le devant de sa porte et il s'y était formé une glace. Avant-hier soir, en sortant de sa maison, elle n'y prit point garde, glissa et se fractura la jambe; elle a été transportée hier à l'hôpital.

La nommée Augustine Farvarque, âgée de 60 ans, veuve de Jean-Baptiste Dujardin, domiciliée cour Delanoy, derrière la rue du Collège, est tombée malheureusement dans sa maison et s'est fracturée la cuisse droite. M. le docteur Philippart, après lui avoir donné les premiers soins, l'a fait transporter à l'hôpital.

Un de ces derniers dimanches, une scène assez burlesque se passait dans un des magasins les plus achalandés, et dans une des rues les plus passantes de Tourcoing.

Un individu était entré et, en attendant qu'on veuille le recevoir, examinait, palpait en connaisseur, une pièce de drap étalée sur le comptoir.

Le maître du logis était seul (les filles de magasin étaient allées à la messe), il était en train de s'habiller pour en faire autant.

Ne voulant pas faire attendre trop longtemps la pratique, il vint dans l'état où il se trouvait, c'est-à-dire à moitié rasé, une joue quelque peu barbouillée de savon, et sans avoir pris le temps de passer un habit.

L'acheteur désirait des chemises confectionnées. Il trouvait l'étoffe convenable; mais sa préoccupation était de savoir si la façon ne laissait rien à désirer.

— Essayez-en une, lui dit-on.

— Je ne peux raisonnablement me déshabiller ici, répond le client; mais il y aurait un moyen de faire l'expérience : nous sommes à peu près de la même taille, vous n'êtes pas habillé, mettez la chemise et je verrai mieux que sur moi-même si elle peut m'aller....

Le marchand trouve l'idée étrange mais assez logique, et l'envie de vendre le décide à l'adopter....

— Je crois que le col est un peu large, il faudrait échancre les épaules.

Pendant que le client détaillait les défauts de la chemise, il faisait tourner le patient dans tous les sens, le mettant dans toutes les positions et le maintenant, en dernière analyse, le dos tourné vers la porte.

Il profite du moment pour glisser la pièce de drap du comptoir sous sa blouse; par une vigoureuse bourrade dans les reins, il repousse le propriétaire et gagne la porte... puis la rue... et se met à courir d'une vitesse à faire deux lieues à l'heure.

Le marchand avait pu s'expliquer dans un instant la cause de la bourrade; oubliant, dans son indignation, qu'il porte en pardessus, un vêtement excessivement schocking, il s'élança à la poursuite de son client en criant : au voleur !

Celui-ci courait bien, mais l'amour de la propriété donnait des ailes à celui qui le poursuivait. Il se sentait gagner de vitesse. Il eut alors une de ces idées subites qui naissent chez les hommes de génie dans les moments suprêmes.

Il avisa plusieurs personnes venant du côté opposé : il interpelle la plus proche et lui jette, en passant, ces quelques mots incohérents :

« Sauvez-moi.... arrêtez ce fou.... il veut me tuer... un accès de fièvre chaude.... »

Et il reprend sa course de plus belle.

Le costume, l'exaspération, la figure bouleversée du pauvre négociant en chemises, donnaient de la vraisemblance à la chose.

On l'arrête, on s'empresse autour de lui, on le saisit, et, malgré ses cris, on le porte de force chez lui, après avoir prévenu, chemin faisant, un médecin pour le saigner à blanc.

On finit pourtant par s'expliquer. Il raconta son aventure, qui nous a été rapportée par un témoin oculaire, témoin actif qui se reproche d'avoir aidé involontairement le voleur à s'échapper.

Beaucoup de personnes ayant été victimes du savoir-faire des ébateurs de passage, nous utile de reproduire ici un moyen de reconnaître si l'étamage des ustensiles de cuisine est bien fait.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 9 JANVIER 1858.

LA PROVIDENCE

Vous savez, nous dit Alfred, que je partis de Paris, l'année dernière, au mois de mars, pour faire un voyage en Italie. Je m'embarquai à Marseille sur un bateau à vapeur, que je quittai à Livourne, où je voulais passer quelques jours. Après avoir visité Pise, Florence et Sienna, je m'acheminai vers Rome en véritable artiste, voyageant à pied, à cheval, en voiture, selon le pays et l'occasion. Je suivais au hasard la route que me traçaient ma fantaisie et ma curiosité; aussi mon pèlerinage me prit-il trois fois plus de temps que si j'avais suivi la ligne directe. Un jour, je me rendais à un petit village nommé Aquaviva, où je devais coucher; j'étais à cheval et un guide m'accompagnait. Nous parcourions un pays de montagnes et de bois pittoresques, et peut-être me serais-je arrêté pour dessiner sur mon album quelques-uns des sites remarquables qui s'offraient à mes regards; mais le ciel était sombre, des nuages menaçants s'amoncelaient à l'horizon, et mon guide me conseillait de donner de l'éperon à mon cheval si je voulais arriver au gîte sans être mouillé.

Je me rendis de bonne grâce à cet avis prudent; mais l'orage fut plus diligent que nos

montures : il fondit sur nous avec une violence et une impétuosité sans pareilles. Flots de pluie, vent furieux, éclairs et coups de tonnerre, rien ne manquait à la tempête. Bientôt il nous fut impossible de distinguer le chemin, nos chevaux effrayés ne nous obéissaient plus; ils nous emportaient à travers la campagne. Je perdis mon guide, mais, heureusement, au bout d'une demi-heure de galop, j'aperçus une maison isolée sur la lisière d'un petit bois. Mon coursier était tout aussi charmé que moi de trouver un abri. Il s'arrêta de lui-même à la porte de la maison, nous fîmes parfaitement accueillis par de bons paysans. Pendant que le mari conduisait le cheval à l'écurie, la femme alluma pour moi un grand feu de sarments. On me prêta des habits et on prépara mon dîner.

J'étais depuis une heure auprès du feu, lorsqu'un bruit d'hommes et de chevaux se fit entendre à la porte. L'hôte s'empressa d'ouvrir, et je vis entrer trois hommes, deux soldats de maréchaussée et un pauvre diable qui avait les mains attachées avec une grosse corde.

— Ma foi, dit l'un des gendarmes, par la pluie qui tombe, on est heureux de rencontrer sur son chemin une maison comme la vôtre, maître Felippo, et nous allons faire ici une petite halte, si vous voulez bien le permettre.

— Volontiers, répondit l'hôte.

Les deux gendarmes et le prisonnier se placèrent près du feu.

— Comme vous le voyez, reprit le gendarme, nous avons fait une bonne journée. Regardez-moi ce gaillard que nous menons à la potence; vous n'avez pas l'avantage de connaître sa figure, mais vous le connaissez de réputation; c'est le fameux Piédro Marazini.

— Quoi! dit l'hôte en regardant le pri-

sonnier avec mépris, c'est là Piédro!... Je le croyais plus grand.

Ce Piédro était en effet un petit homme fluet, il avait l'air abattu et semblait endormi sur sa chaise. Un des gendarmes, par un excès de précaution, lui garotta les pieds, et quoiqu'il mit quelque rudesse dans cette opération, le patient ne bougea pas.

Les gendarmes, après avoir fait sécher leurs vêtements trempés par la pluie, prièrent l'hôte de leur servir une tranche de jambon et deux bouteilles de vin. La table fut dressée à l'autre bout de la chambre; l'hôte et sa femme voulurent, par politesse, partager la collation des deux militaires. Je restai à ma place, au coin de la cheminée, Piédro était en face de moi, à l'autre coin. La pose de cet homme me parut originale, et je voulus la dessiner sur mon album.

Un des gendarmes me voyant faire, se leva et vint examiner mon ouvrage.

— C'est parfait, dit-il; mais vous auriez mieux fait d'attendre à demain; Piédro sera plus drôle que cela quand il dansera au bout de la corde du gibet.

Avant de se remettre à table, le gendarme s'approcha de la fenêtre qui était derrière Piédro, l'ouvrit, et regarda le ciel qui s'éclaircissait.

— D'ici à une demi-heure la pluie aura cessé, dit l'hôte, et vous pourrez remonter à cheval pour continuer votre route. C'est donc à Aquaviva que vous menez cet homme?

— Oui, c'est là que demain il épousera la potence. Vous êtes invité à la noce. Depuis six mois le contrat est passé pardevant la justice; mais le futur n'était pas pressé, et nous le cherchions vainement, lorsqu'hier nous avons été informés qu'il devait passer la nuit au vil-

lage de Pila. L'avis était bon, et nous avons pris l'épervier au nid. On prétendait que notre homme avait fait fortune dans son métier de bandit, et qu'il allait se retirer des affaires; nous comptions le trouver muni de ses épargnes, mais cet espoir a été trompé, et sans doute il ne dira qu'à son confesseur dans quel lieu il a caché son trésor.

Pendant ce discours, Piédro leva la tête; ses traits avaient un singulier caractère de ruse et d'audace. Il promena autour de lui un regard furtif, puis ses yeux s'arrêtèrent sur moi. Je le contemplais avec une curiosité toute bienveillante. Je ne sais pourquoi cet homme m'intéressait; j'aurais voulu qu'il se sauvât. Il me comprit sans doute, car son regard prit une expression pleine de vivacité, d'ardeur et de prière. Les gendarmes étaient tournés de façon à ne pas nous voir; tout entiers à une discussion très-animée, ils ne songeaient nullement à nous. Le regard de Piédro me fascinait. Je tirai de ma poche un poignard, les yeux de Piédro étincelèrent; je balançais l'arme dans ma main; il suivait tous mes mouvements avec une inexplicable anxiété. Enfin, je lançai vers lui le poignard, et il le saisit avec les dents comme un chien à qui on jette un os. Rien ne saurait rendre l'éloquence du regard qui me remercia. Piédro, tenant dans sa bouche le manche du poignard, scia la corde qui retenait ses mains; de ses mains libres, il coupa les liens de ses jambes, puis s'élançant avec une promptitude et une agilité prodigieuses, d'un seul bond il franchit la fenêtre ouverte et disparut.

Avant que les gendarmes fussent revenus de leur étonnement, Piédro était loin. Je feignis de partager la surprise générale. Comme je n'avais pas quitté ma place, on ne pouvait me